ALEJANDRO PUGA
Le navigateur de la félicité

présenté par Claude Courtot, suivi de trois lettres d'André Pieyre de Mandiargues

Collage numérique issu de l'ensemble *The Black Magician's Box*

Je connais Alejandro Puga depuis quinze ans. Je l'ai rencontré à Buenos Aires où il est né en 1957 et où il vit. C'était à l'occasion des manifestations organisées sur le thème *Surrealismo/Mondo nuevo* (octobre 1992) qui permit à certains d'entre nous – Jean Schuster, José Pierre, Edouard Jaguer et moi-même – d'évaluer l'or du nouveau continent latin au taux de notre monde ancien…

J'ignorais tout de lui qui savait tout de moi. J'ai vite rattrapé le temps perdu. Il m'a suffi de lire quelques-uns de ses poèmes, de voir ses collages et aquarelles pour désirer aussitôt mieux connaître cet artiste rare. L'amitié, née d'une correspondance régulière, a fait le reste.

El navegante de la dicha (écrit en septembre 1992) est un texte auquel Alejandro Puga tient particulièrement. Et, comme par hasard, un de ceux que je préfère. Chaque relecture, en espagnol ou en français, à plusieurs années d'intervalle parfois, m'en révèle de plus ardents secrets.

C'est un véritable *art poétique*, où les voix de l'amour et de la poésie se répondent, naissent l'une de l'autre, s'offrant tour à tour des arias d'images éblouissantes qui ponctuent un récitatif hautement lyrique.

Le navigateur de la félicité, à la manière du bateau ivre de Rimbaud – mais un bateau qui loin de désirer quelque flache noire et froide d'Europe, se réfugie dans une petite trousse de maquillage – nous permet d'accéder aux paysages passionnés des contrées automatiques. Alejandro Puga ne cesse d'appareiller pour des mondes nouveaux.

Claude Courtot, Paris, février 2007

Alejandro Puga a publié les livres suivants:

Pararrayos. Edición del autor. Con un dibujo a la tinta de Mirta Ignacio. Bs As. 1986. (Agotado).

Apunte de eternidada. Edición del autor. Bs As. 1988. (Ultimos ejemplares disponibles)

La inspiracion del Universo. Edición del autor. Con cuatro collages de Kirin. Bs As. 1992. (Ultimos ejemplares disponibles).

Arcanos mayores. Kirin. Ed Galería Sur. Punta del Este. Uruguay. 1999. Introducción y selección de textos de Alejandro Puga para cada uno de los Arcanos Mayores del Tarot de Kirin.

Sur l'auteur

A arte poetica de Alejandro Puga que se expõe na escrita e na collage. Sergio Lima. Editado en la revista digital *Agulha*. Fortaleza – Saõ Paulo. Brésil. 2001.

« A pintura surrealista na Argentina ». Texto de Édouard Jaguer publicado en el libro *Surrealismo e nova mundo*. Realización de Robert Ponge. Editora da Universidade Federal de Rio Grande do Sul. Porto Alegre. Brésil. 1999.

à mon ami André Pieyre de Mandiargues

Ébauche d'une cavalcade, le paysage démarqué par d'épais nuages rougeâtres, frôlant un bois étriqué de sapins, tient dans une petite trousse de maquillage. Telle est l'inspiration, lorsqu'elle s'introduit, la langue arquée, dans le mécanisme léger de l'attente. Les souffles de l'amour s'amoncellent impatients en deçà des sommets qui irradient la chaleur nécessaire pour que les bouches féminines les plus belles s'abandonnent à l'estocade du gland; les souffles de l'amour prêts à mettre en pièces les bas de soie, soigneuse démarcation, entre les pics neigeux – hauteurs que seule atteint la dame aimée – où la pensée étrangère est un serpent oublié au fond d'une poterie millénaire.

Et malgré le faux-fuyant des filles vierges encore, jaillit le triple caractère du masque esquimau. Secoué, il résonne comme une tirelire quasiment vide, rumeur sublime de cigale, sous le châle translucide de l'aube polaire.

Dans une petite trousse de maquillage, la douce pluie de fin d'été dilue les traits de craie rouge qui tentaient de reproduire une caravane de chercheurs d'or, signe d'interrogation sans direction, dévastant la belle luxuriance amazonienne; la douce pluie de fin d'été s'écoulant comme la lave dans un réveille-matin secoué par sa sonnerie irrépressible, jet de lettres impalpables que ma fenêtre illumine lorsque j'éteins la lampe.

D'amour éveillé
Le buisson où a rêvé ma dame
En devenant bourgeon de nélombo
Dans ses mains le ciel plumage qui a oublié le vol
Est l'un des quatre boutons qu'il faut dégrafer
Pour que ce ciel sorte du lit
Laisse admirer un nuage attardé un vol sombre
En quête d'un faîte d'infini
Ou de fierté.

L'intérieur de la tasse de thé fumant, dont le bord supérieur est une toiture palpitante d'ardoise baignée par l'astre que tes yeux réfléchissent en cillant, c'est là qu'un désert quelconque intervient pour distribuer les cartes. Certaines fleurent la cannelle, le romarin, la rosée, et d'autres sont écornées par des becs d'oiseau de paradis, ou

ont été plongées pour les décolorer, par une nuit de pleine lune, dans une flaque en passe de s'envahir d'étoiles.

Tandis que le regard fait des nœuds avec la distance, apparaît, sur le divan constellé, une cuisse. L'ombre de sa propriétaire recueille de ses deux mains, à la naissance du pied, le bas qui en passant par la cheville se défait. L'ombre l'a voulu, l'hiver sera rigoureux.

Du règne minéral à l'extension en prairie ondulée, où les cyprès courbent leur taille en sens contraire au vent pour célébrer le soleil initial d'un instrument à cordes mis en place comme une dame mûre qui se flairerait un poignet souvent baisé – ondes.

Sur un pont-levis englouti par un flot de pâquerettes, la cuisse réapparaît. Elle commence à se réfléchir fragmentée, c'est une parole lentement articulée sur les cordes de l'infini, un arpège de chair tendue par une lune insistante, une palpitation de mer proche, une révérence insolente charmante des quatre éléments, quatre boutons qui me paraissent dénués de fondement.

L'aube arrive, défaisant les plis acoustiques de la jupe salée. Ondes.

Une locomotive déraillée, envahie par d'énormes champignons. Une étreinte de dames écrasées. Une exposition de photographies érotiques dans un bois où règne la sépia. Une jeune fille aux yeux cernés assise dans son fauteuil favori tourne le dos aux feux d'artifice – le paysage se complétant d'un hippocampe qu'elle porte comme une lavallière et d'un ciel noir d'hiver – IRRÉSISTIBLE. La parole articulée en éventail de syllabes aux branches repliées. Se savoir parcouru par le fil de la tradition la moins connue des archivistes de l'Histoire, en zigzag.

Avec les index et les pouces former un cœur transparent. La nuit se laisse alors dérober une lanterne, une lettre d'amour, tant mordue et baisée que n'en émanera en fin de lecture qu'un arôme de crayon sur le point de défaillir. Le timbre-poste dilué – les ruines du château de La Coste sous la neige – où serait le théâtre aux soixante fauteuils que Donatien fit construire, où serait son alcôve au matelas indéformable?

La parole *amour* en éventail aux branches repliées se subjugue elle-même, imitant la courbe de l'onde de la langue qui pénètre en zigzaguant entre les soies tièdes, les coutures, la berge écumante du jupon qui déjà n'est plus. L'occasion de boire la première gorgée de thé, dis-je… Le navigateur de la félicité est une cheminée fumante, dans la portion illuminée du rideau.

L'oiseau avant de disparaître de mon regard a voulu imiter la page où j'écris. Planifiant l'encre il se liquéfie en ailes disposées à m'aider. Cause de variété chez ces créatures plumeuses encore plus surprenantes si on les découvre la nuit. Ainsi l'inspiration. L'horizon met de l'ordre. Le hasard mérite d'être sondé dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Il faut *tâter* la rive de velours froissé qui – certains parmi nous le savent – l'accompagne dans son méandre, et aussi les tensions où la grammaire *prend l'eau* comme un énorme paquebot le jour de son baptême, *tâter* les hochements de tête soudains contre l'hilarité du journal matinal, et aussi notre conscience de la parole du prochain, de sa félicité en de rares occasions de sublime voilure transparente. Ô cœur!

Le rideau court derrière l'ombre qui le mène.

D'amour éveillé le rêveur s'invente une série de parallèles qui seront croisées par les plaisirs de son aimée. Ces parallèles sont des miroirs qui permettent une contemplation prolongée sans se ternir, ce sont des lumières qui couvrent la page blanche, après être arrivées suspendues à un son quelconque, à une interrogation très ancienne, à un appel téléphonique attendu, lumières de nuit reflétées, révélées dans les pas inconnus, se rendant allez savoir où – de nulle part vers nulle part – tant est grande l'énigme qui les entoure!

Le même oiseau ou peut-être un autre, revient après son envol. Cette fois-ci avec un autre de même élégance. L'espace d'un instant le ciel bleu clair s'est partagé en se dédoublant, noyant le double virage dans l'éther, comblant à la vitesse de l'apparition d'un parfait équilibre que mon regard rompt, pour agencer quelques mots, les adéquats, des morceaux de l'image qui auparavant durent rester intacts dans l'Absolu. Le même oiseau ou peut-être un autre, revenant après son envol, cherchant sa ration quotidienne d'immensité. En éventail aux branches repliées.

En vérité elle ouvre son gosier en oubliant les conséquences: l'oxygène sourd, ourlant les stalactites blanches charnues. Çà et là, des brillances compliquées creusent les chaudes rondeurs des joues devenues splendeurs. Puis apparaît le spectre mobile, beauté rouge qui me frôle chaque jour si je la cherche entre les couleurs dépossédées dans l'harmonie, avant de nous connaître.

Elle laisse tomber une feuille de papier gras tandis qu'elle soutient du regard un dialogue sans pause avec mes songes. Déployant une fine luminosité ou érigeant une relique gestuelle au bord d'une falaise, elle ouvre son gosier, sourit à une étoile lointaine qui sort de sa bouche fraîchement maquillée, se laissant voir telle qu'elle était il

y a des millions d'années, éparpillant son abandon scintillant, ôtant une par une ses broches de lucioles, pour culminer en un ciel orageux de carton griffé par un promeneur attardé, par sa propre hâte griffé, sous le geste qui ouvre le splendide labyrinthe de toile se cache un parcours de sang amoureux, tremblant devant l'énorme envergure du vol. On dirait une *négation* à chaque pas, un lâcher d'oiseaux clairs en pleine nuit du cœur humain – le promeneur, je l'appelle d'un nom qui n'est pas le sien, au moins les dictionnaires le réduisent – un nouvel aveu de détresse de l'Univers.

La dame parée de son seul chapeau noir gorgé de fraises saute de la scène, répétant les dernières paroles de la conversation qu'elle a tenue avec un vitrier; traversant les baies vitrées tremblantes ils ont vu ensemble le jour se lever en se mirant l'un dans l'autre. Elle, se confondant avec les draps, abandonnée. Lui, tissant un discours dans les parages où la table de nuit montrait ses ailes, empêchées de faire une promenade hors de la barque…

La dame, à l'instant où elle saute de la scène obscure comme le zénith de ces arpèges ascendants par où la brume d'un ciel d'enfance glisse sans perturber l'ordre de cette phrase, le désordre de ces doigts que le musicien déjà ne maîtrise plus. La lumière tâtant les cordes, oubliant la tension de la caisse de résonance, s'oubliant elle-même comme un funambule dans une salle d'attente.

La passion en termine avec son exhibition. On pourrait sentir une abondance de touchers égarés. L'intervalle dans la cascade est prétexte à déballer les provisions, à creuser les coussins, calmer la fatigue de l'ascension, chercher entre les lignes que l'eau en tombant vaporise le secret habitué à sauter de siècle en siècle, sa monture tachetée de lune, la lance ornée jusqu'à la hampe d'astres inconnus – la passion – raccourci de la dame inclinée devant la mare obscure, traversée au grand galop pour que l'éclaboussure sur le blanc pourpoint provoque une écriture chinoise – *un instant pour lancer un baiser* – l'air gonflera les braies en glissant sur le linteau de la séduite, la nuit initiera le choix d'accompagnant en léchant avec la lumière de ses étoiles de prédilection – l'hydromel…

Le porte-jarretelles en guise d'ogive d'une grande colonne marmoréenne laisse voir un grain de beauté sur la chair tendue. Les gémissements sont allés se recroqueviller au creux de la poignée de plumes – l'encrier fume – les chevreuils du tableau rêvé tremblent au passage d'un train.

Scarbo dormait-il sous la peau d'un lion, baigné de larmes?

Voué à pénétrer sur la pointe des pieds dans les mansardes…

Là où le dernier pli d'une jupe jaune rejoint le bouquet de rosée du fouet dont les nœuds attrapent au vol la signification stellaire (belle) comme une étincelle de plus, là où son dernier pli se creuse quand une main tremblante palpe le duvet de la cuisse humide et la jarretelle de velours – cristallisation mythologique de l'amour, cours lent de jasmins – une langue disparaît, et dans le cadre écumant fait irruption la dompteuse authentique de l'espace, la jeune fille prête à être une paire d'yeux révulsés dans lesquels paradera une tourmente, un palais incolore rongé par les mites, un profil de funambule s'éloignant vers le domaine du poète (un naufrage dans la main droite, l'odeur d'une haleine de loup dans l'autre) à la rencontre de la vie: C. T. peintre.

Écrire en s'inondant lentement les iris, avec le reflet écarlate que le passage rapide a laissé dans la chevelure d'une inconnue, anémones sur un lit sur le point d'être bois démantelé. Tous les bruits d'une ville entre le vague des échos vulvatiques et mon amour, les labyrinthes de mon amour.

Le masque sort sa seconde langue. Son quatrième œil brandit une mécanique parcourue. Derrière lui la fenêtre non encore obscurcie par la nuit réfléchit en biais l'image d'une main tendant les fils secrets. La fenêtre à présent délimitée par Orion le chasseur, Bételgeuse et Bellatrix en grand gala dès que j'éteins la lampe pour que les cinq doigts laissent la place à la mèche soumise. Puis Saïph, inondée de lumière sous la grande nébuleuse de l'éternel baiser, se déclare prisonnière.

En voilà une écriture que celle du mur qui serpente entre les affiches humides et les graffitis peu rhétoriques de la foule toujours absente!

Rosée pleine de roses éjaculant une lumière lunaire!

Attrapant avec sa traîne

Émeraudes les plongeoirs sur l'eau sombre où se vautrent les étoiles

Terre d'ombre brûlée entre chaque fente zodiacale

Noir d'ivoire le corsage qui flotte sur l'alphabet et l'engourdit

Bleu intense les étoiles qui ont décidé de rester en dehors de ces paroles

Cramoisi d'alizarine le fond brumeux de la barque les deux seins à bâbord

Rose permanente que l'initiation de la langue blanchit et désengourdit

Indigo la voilure où le navigateur de la félicité prend son cours

Ocre le jaune des odyssées entre les quatre murs d'une chambre flottant à la dérive entre des joncs élastiques, habiles à ébaucher de laiteux griffonnages sur le front d'un enfant qui se découvre un sillon étonnant pour la navigation.

Ébauche d'une cavalcade, la séquence des miroirs dans le couloir ensoleillé de la portée promet une ascension vers les écumantes rondeurs.

Pardon, serait-ce un portrait de K. Hiraoka dormant sur une plage à l'aube, une belle Japonaise nue tentant de le réveiller, s'il-vous-plaît?

Je dénoue les fils de la toile qui a contenu le mirage, l'oasis orientale qui n'aurait pas dû tordre la manivelle de sa vie, ni fermer le diaphragme pour que la lumière abandonne le repaire que, sublime, elle a mérité.

Tu n'as pas permis que nous nous serrions la main, que nous nous parlions dans une langue étrangère à tous les deux, avant de lancer chacun à son tour une planchette de nacre sur une toile à la trame océane – les neuf planètes imprimées dans l'invention du coquillage en respectant leurs couleurs – pour une conjonction de rêveries. À présent ce jeu imaginé s'évanouit, s'évapore en même temps que la légende que certains embaumeurs ont tirée de ton drame pour t'insulter encore une fois. Jamais je ne t'imiterai, cette solution ne m'incombe pas. Le nectar du fruit éludé par le colibri qu'est mon regard. La branche continue de battre comme un fermoir de boucle, quelques instants, ceux que durera le pas de parade d'un nuage sur une tige de bambou flottant à la dérive.

Le cœur dans sa tenue effrangée de gala rouge accourt à la rencontre d'un rayon de soleil qui avant de se présenter allait d'un trottoir à l'autre, comblant de fureur la marchande de violettes – le cœur sur la main – la main du promeneur pressé caressant ses cheveux, ciel de lit en désordre, avant de tourner le coin et de disparaître.

Au beau milieu de la naissance de la nuit, une affiche illuminée par une faible lanterne orangée.

– CELUI QUI PERD SON RÊVE EST PERDU – (Aborigènes australiens)

La sonate vient de commencer. Le clavecin est une vieille fille qui se lime les ongles. Le violon un miroir où deux ou trois nuées d'orage s'amusent à se poursuivre entre les clochers remplis de chauve-souris. Le violoncelle est un fauteuil incolore, défraîchi et bancal. La flûte un doute infini, c'est-à-dire prête à s'envoler à la plus légère brise. Le luth est une main de prestidigitateur endormi en plein numéro. Le hautbois est une locomotive dans une coupe en cristal en mille morceaux. Le vent emporte un morceau de scherzo jusqu'au domicile de celui qui fermera les yeux en prononçant le mot SILENCE…

Et malgré le faux-fuyant des filles vierges encore, il est des roses disposées à tomber amoureuses sans perdre un seul de leurs pétales, des roses se laissant pénétrer par des milliers d'insectes inconnus, des roses de la fenêtre d'un train jetées à la face de l'oubli, roses transparentes, les quatre yeux des amants dans l'acte d'amour. Rigel, maintenant visible.

Extrêmes sont les aguets de la nature quand le long de la cuisse de ma femme glisse comme une comète fatiguée mon verbe et son châle de rêves inoubliables. La signalisation parcourt la plumeuse musculature en augmentant sa fréquence, son incandescence, dans les courbes des épaules et dans le saut de la chevelure qui arrive aux seins sans pour autant les cacher de son parfum marin, avec sa naturelle paresse lorsqu'elle connaît la fin du pont. Sur une rive la splendide machine à musique, répétant le début d'une mélodie médiévale, interrompue quand un oiseau se laisse caresser par la fragilité de la lumière lunaire. Sur l'autre rive la géométrie de son corsage, cataracte vue à travers la lucarne embuée de la passion, des étoiles échappées de la mare obscure, en cachette, dans les yeux des grenouilles, ballerines diluées avides toujours de tempête.

À partir d'un contorsionniste en pierre
Répandu sur une colonne trempée de pluie
Jade et pâturage cerné
Par la mare
Où la silhouette semble retenir un cri
Les pieds en ligne droite du Sagittaire

Envoûtement de la fumée de rêveur
Lorsqu'on allume une cigarette
Le tatouage du ciel
Annonce le printemps

Les braies se font fuyantes

Dans les trousses parfumées au chardon et à la vanille
Tempérés sont les marges
Dans lesquelles le poète note un mot venteux
Ou dessine une barque
Remplie de soleils

Cessant *d'embrasser* de mes jours passés
La petite trousse de maquillage
Amarrée à un arc-en-ciel plus tremblant que les fougères du rideau
Durant la danse hypnotique

Ruse des écumes de la salive
Transformée en fuyant et fragile poisson
Sautant d'un sein à l'autre
Pour calquer un vol et séduire l'espace
Je cesse *d'embrasser* de mes jours passés.

La vitesse du regard dit adieu avec une seule larme à sa Majesté détrônée pour toujours. Le désespoir ne mérite point d'attention. L'écriture affine, la vie corrode les maladresses, les cauchemars. C'est la feuille de l'éventail qui captive, entre deux battements, en l'imitant. Clé maîtresse du mimétisme universel. Si *je rêve*. Ce n'est point un désordre verbal, ni une porte qui cède quand quelqu'un en pleine crise de colère referme un carnet de rendez-vous, ni un couple d'oiseaux feignant de se perdre dans la solitude d'un trait sablonneux et de se rejoindre lorsque baisse la marée.

Le navigateur de la félicité ne comptera pas les étoiles s'il se trouve qu'on l'ignore. Il ne se prévaudra pas de l'inefficacité des boussoles. Dès son réveil, chaque matin, il lubrifiera les coussins et les mâts, il attachera le gouvernail aux quatre points cardinaux – les quatre boutons dégrafés – en pensant que la femme est la plus tiède des fleurs.

Alejandro Puga
traduit de l'espagnol par Marie-Anne Henneuse

Collage numérique, *The Black Magician's Box*

Trois lettres d'André Pieyre de Mandiargues à Alejandro Puga

Paris le 17 juin 1987

Cher Alejandro Puga,

Votre lettre et votre très beau long poème conjoint, relu plusieurs fois déjà, m'ont donné un vrai grand bonheur, celui d'assister à la naissance d'un admirable poète, surréaliste de surcroît selon votre propre voeu et comme témoigne la floraison de votre écriture riche en métaphores dont l'originalité et le renouveau perpétuel m'éblouissent. Qu'y voisinent Isabella Morra, la poétesse assassinée, et la fée Morgane, voilá qui est bien pour me plaire. Tant de vers, comme, par exemple, le simple:
El aire deviene mujer dormida
porteront désormais votre signature, celle d'un jeune poète au visage pur et beau, un langage profondément inspiré. Vous êtes pour nous un être précieux, usez de votre jeunesse, écrivez, la fin, sinon de tout, au moins de la plupart des choses qui encombrent notre monde, n'est plus très loin…

Votre petit livre est matériellement aussi un bel objet. Je ne prends au sérieux que les créateurs qui ne perdent et ne perdront jamais le sens de la beauté. André Breton vous l'aurait dit de même (mais sa volonté était de se garder ignorant de toute autre langue que le français!).

À bientôt, osé-je vous dire, quoique je sois dans ma soixante dix-neuvième année et n'en ressente que trop les effets. Je suis votre vieil ami.

André Pieyre de Mandiargues

Paris le 16 aôut 1987

Veuillez me pardonner, s'il se peut, cher Alejandro, ma réponse maladroite et tardive à votre bel envoi et à votre lettre du 25 juin. Tout simplement je suis un vieil homme usé et affaibli qui ne lit plus qu'un peu et qui écrit bien plus difficilement. Autrement dit, il ne m'est plus possible de "correspondre", mais la découverte tardive de votre existence et de votre poésie aura été l'un des grands événements

de mon existence. Tout en vous me plaît beaucoup. Ce n'est pas sans émotion que derrière votre photographie, sur les murs aussi hauts et aussi chargés que les miens, j'ai reconnu la photographie de notre amie la grande Alejandra Pizarnik et la trace d'une photo d' André Breton que je connais bien…

Bona est à Venise actuellement, chez elle, jusqu'à la fin de septembre. Notre fille Sibylle est en Toscane avec un ami, avant d'aller pour une quinzaine de jours à Ischia, dans la baie de Naples. Le seul ordre que je lui ai donné est d'aller à Pompei, plusieurs fois s'il se peut, et d'ouvrir grand les yeux, qu'elle a déjà très grands. Moi je suis dans mes solitudes, ce qui me convient bien. *De mis soledades vengo, a mis soledades voy* disait l'Andalou.

J'ai lu les poèmes, *Palimpsesto,* ce sera un beau livre, mais c'est *Pararrayos* que je relís toujours et que je crois l'un des plus beaux grands poèmes de la poésie de langue castillane moderne. Voilà l'une des plus longues lettres que depuis longtemps j'aie écrite! Je vous remercie de m'y avoir poussé, en me forçant la main qui tremble…A vous, et à Mirta Ignacio, mon affectueuse amitié.

André Pieyre de Mandiargues

Paris le 1er août 1988

Magnifique poète et très précieux ami Alejandro Puga, peut-être vous ai-je déjà remercié d'*Apunte de eternidad*, comme j'aurais dû et voulu le faire, mais je crains de n'avoir pu vraiment mettre la main au stylo pour donner corps à ce qui probablement sera resté mental, par le fait de cette amnésie qui pèse sur moi et me rend la vie très difficile…Je pense à vous très souvent, comme à cette ville au beau nom de *Buenos Aires* où votre jeune génie s'exprime avec un bonheur fou qui est une forme d'amour fou, au sens où en usait notre grand Breton! Pourquoi n'y suis-je jamais allé, au temps lointain où j'aimais voyager et étais capable de voyager? Ville de Borges, d'Alejandra Pizarnik; aujourd'hui ville d'Alejandro Puga, pour moi seul encore dans mon pays où je ne suis plus capable que de quelques pas dans mon vieux marais le matin…

Portez-vous bien, très précieux Puga. Je vous embrasse de tout mon vieux cœur solitaire.

André Pieyre de Mandiargues

Collage numérique, *The Black Magician's Box*